

FERVAAL¹

Depuis longtemps la représentation de *Fervaal* au théâtre Royal de la Monnaie était impatiemment attendue. La grande situation artistique de l'auteur, ses tendances connues, les querelles esthétiques que ce drame ne peut manquer de soulever, tout concourait à donner à cette exécution une importance considérable. Personne sans doute ne conteste la maîtrise de M. d'Indy, la fierté de son art, ni ses rares qualités de symphoniste, mais on ne le connaissait pas encore comme compositeur dramatique. Certains même affectaient de craindre que le théâtre ne lui convînt pas. M. d'Indy a tenté l'épreuve : il en est sorti vainqueur. A moins de myopie intellectuelle ou de confraternelle envie, il est difficile de ne pas reconnaître en *Fervaal*, comme l'a très justement écrit M. Kufferath, « l'œuvre la plus forte, la plus noble, la plus haute qui ait surgi depuis *Parsifal* ».

L'action de *Fervaal* se passe à l'époque légendaire des insurrections sarrasines dans le midi de la France. Fervaal, le dernier descendant de la race des dieux celtiques ; Arfargard, le dernier des Druides ; Guilhen, une sarrasine ; tels en sont les principaux personnages.

A peine le rideau s'est-il levé sur une forêt d'oliviers et de chênes verts qu'une troupe d'hommes, mi-paysans, mi-bandits, armés d'arcs et de frondes, envahit tumultueusement la scène. Contre eux deux voyageurs luttent en désespérés. L'un d'eux, c'est Fervaal, tombe, frappé d'une flèche. Son compagnon, un vieillard, la hache à la main, cherche à le protéger. Il abat un des assaillants, mais lui-même il va succomber sous le nombre lorsque l'arrivée soudaine d'un groupe de cavaliers interrompt le combat. A la tête de ces cavaliers chevauche une femme, Guilhen. Etonnée, elle s'arrête. Elle éloigne d'un geste les paysans saisis devant elle d'un superstitieux respect.

(1) Action musicale en un prologue et trois actes, de VINCENT D'INDY.

Vieillard, dis-moi, vieillard, quel est donc celui-ci ?

Les ombres de la nuit se sont appesanties sur son visage.

Parle, vieillard, est-ce ton fils ?

Mais le vieillard garde obstinément le silence.

Cependant Fervaal s'est à demi redressé. Il parle, comme en un rêve, d'une mission divine qui lui est réservée, d'un acte mystérieux qu'il doit accomplir. Le bras tendu, et regardant vaguement devant lui, il va répéter la formule d'un serment solennel lorsqu'il aperçoit, fixé sur lui, le regard ardent de Guilhen. Il hésite. La parole expire sur ses lèvres. Il abaisse lentement le bras et, tout à coup, inanimé, retombe. Guilhen se penche sur sa poitrine. Il vit. Elle le sauvera si le vieillard consent à le laisser porter dans sa demeure. Et Arfargard, méfiant encore, inquiet, finit pourtant par consentir. Des esclaves étendent et emportent Fervaal sur une civière de branchages.

Au deuxième tableau, après un court prélude symphonique d'une grâce et d'un charme exquis, un décor scintillant de lumière nous montre les jardins de Guilhen, avec leur végétation méridionale, leurs parterres de plantes odorantes, leurs allées d'orangers et de citronniers pavées en faïence de couleur. A l'horizon, à travers les feuilles, la plaine, brûlée par le soleil. A l'ombre d'un olivier, Fervaal endormi. Arfargard s'avance. « Fervaal, réveille-toi. Depuis longtemps ta blessure est fermée. Il faut partir d'ici. » Et comme le jeune homme, indécis, hésite à le suivre, veut jouir encore de la beauté de la nature ensoleillée qui l'entoure, Arfargard lui rappelle sa haute destinée et le serment qui le lie. Fervaal est le dernier descendant des dieux qui protègent Cravann, la région des nuées et des brouillards. Il l'initie aux mystères sacrés. Aux premiers âges du monde, Kaito, le serpent mystérieux, engendra les Nuées, d'où sortit la race des dieux. Bientôt l'esprit des forêts, l'âme pensante des vieux hêtres émigra dans le corps des hommes les plus saints. Ainsi fut créée la race des prêtres, dont Arfargard est le dernier pontife. Un oracle a proclamé la fin prochaine de Cravann. Un seul homme peut la sauver, et cet homme, c'est Fervaal. Mais, pour qu'il soit vainqueur il faut qu'il reste pur et que « l'amour jamais ne trouble son corps ni son âme ». La destinée va s'accomplir. Un grand conseil doit se réunir pour élire un Brenn de guerre. Ce chef suprême sera Fervaal. Dès le soir ils partiront tous deux pour la montagne sainte.

Le vieillard s'éloigne et Fervaal commence à revêtir ses armes lorsque survient Guilhen. Elle s'inquiète de son air soucieux ; elle le presse de questions. Fervaal n'ose lui confier la cause de son trouble, son départ prochain, et peu à peu, sous une forme détournée, presque inconsciemment, il avoue son amour. Jadis, dans les forêts, au milieu des batailles, c'était « la libre, la fière Joie », mais depuis qu'il a vu Guilhen, « la joie, l'auguste Joie » a déserté son âme. La jeune fille s'abandonne à son tour. Fille de l'Emir qui soumit la contrée, elle vécut insouciante et joyeuse jusqu'au jour où le clair regard de Fervaal s'est fixé sur elle. Ce double aveu, invinciblement, les entraîne l'un vers l'autre. Ils s'enlacent tendrement et retrouvent dans une troublante émotion la Joie évanouie des anciens jours.

Soudain retentit au loin l'appel d'Arfargard. Fervaal se rappelle son serment, sa mission. Il doit partir. Eh bien, répond Guilhen, nous partirons ensemble. « Ta gloire sera ma gloire et ton pays sera le mien. » Vainement elle supplie ; sur un nouvel appel d'Arfargard, Fervaal s'arrache de ses bras et s'enfuit. Bientôt elle aperçoit les deux cavaliers galopant au loin dans la plaine. « Ma bouche, dit-elle, a goûté le miel de sa lèvre, et ma force a fui pour toujours. » Cependant, dans cette âme orgueilleuse la haine succède bientôt au désespoir. La trahison de Fervaal l'indigne, et comme à ce moment quelques Sarrasins, en quête de rapines, pénétrèrent dans les jardins, elle les excite à se ruer sur le pays de Crawann où ils trouveront en abondance du pain et de l'or. Tous acclament leur souveraine et s'arment en tumulte pour l'invasion.

Le second acte nous transporte au pays de Crawann. Sur la déclivité d'une montagne, dans le mystère d'une forêt de pins, Fervaal, seul, assis au pied d'un autel de pierre, songe à son amour éphémère à jamais perdu. Il ne fait pas encore jour. Des brouillards estompent le paysage de leur blancheur laiteuse. Un berger, envoyé en messenger par tout le pays, a convoqué pour ce matin même l'assemblée des chefs. Dans la lueur indécise de l'aube, les nuées s'enroulent sur l'autel en formes primordiales. D'abord, de hauts rochers, des arbres, et des plantes gigantesques. Puis ce sont des formes fantastiques d'animaux dont le corps s'allonge horizontalement d'une façon démesurée. Enfin, les nuées présentent l'aspect d'un serpent immense qui s'enroule autour de l'autel en s'étirant vers la cime des pins. La vision disparaît et, après un moment d'obscurité complète, la

lumière se fait sur une vague figure féminine qui flotte, immobile, sur l'autel. C'est Kaitô, la déesse-mère.

Si le serment est violé,
Si la loi antique est brisée,
Si l'Amour règne sur le monde,
Le cycle d'Esus est fermé...

Seule, la Mort,
L'injurieuse Mort
Appellera la Vie :

La nouvelle Vie naîtra de la Mort.

Arfargard refuse de croire à l'oracle. L'antique religion des Celtes subsistera et c'est Fervaal qui la fera triompher.

La clarté de l'aube commence à éclairer la forêt. Les brouillards blancs glissent lentement et laissent entrevoir plus distinctement les arbres. De derrière l'autel s'avancent quelques druides couverts de longues robes. Puis une théorie de prêtresses vêtues de blanc. Elles portent les six herbes de la Science et les objets sacrés. Enfin paraissent un à un les chefs des tribus, précédés de leur barde. A l'appel de leur nom, ils se rangent en cercle et quand ils sont tous réunis Arfargard leur annonce les périls dont Crawann est menacée. Il faut pour s'opposer à l'invasion élire un Brenn de guerre et ce chef suprême sera Fervaal, désigné par les Dieux. Ces paroles du pontife clôturent la discussion qui s'élevait entre les chefs, chacun étalant avec orgueil ses titres au commandement. Fervaal apparaît, revêtu d'armes éclatantes. Il salue les chefs, qui l'acclament. Arfargard bénit ses armes et célèbre le sacrifice. Tout à coup survient un messager, haletant. Ses vêtements sont en lambeaux; il agite une branche de bois écorché et tombe presque évanoui au milieu du cercle où les chefs, anxieux, l'interrogent. Un peuple inconnu, immense, envahit Crawann. Le nombre des assaillants est si grand que la terre en est noire. Ils brûlent les maisons, dispersent les troupeaux, pillent et dévastent les villes. Effrayés, les chefs se concertent. Ils parlent de regagner chacun leur tribu, mais Fervaal les rallie, les décide à une action commune, la seule chance de salut qui reste. Pendant qu'ils prennent leurs armes Fervaal s'approche d'Arfargard :

Père, père, tu t'es trompé.
Je ne suis pas l'Élu...

Car le serment, le haut serment druidique,
Je l'ai violé...

J'aimai Guilhen...

Tu as entendu la voix des Nuées :

Seule la Mort peut appeler la Vie...

Comprends-tu maintenant le sens de cet oracle ?

Esus réclame un sacrifice,

Et la victime sera moi :

Je veux trouver la mort dans le combat qui va délivrer la Patrie !

Fervaal, brandissant son épée, se met à la tête de l'armée et descend vers la plaine, tandis que le vieux prêtre, resté seul, s'affaisse au pied de l'autel :

Esus est mort.. et Crawann va périr.

Le troisième acte se passe sur les hauteurs neigeuses du mont Iserlech. Il fait nuit. La brise siffle lugubrement et chasse les rapides nuages qui passent, incessants, cachant le haut de la montagne et voilant de temps en temps la clarté de la lune. Ça et là, déjà rigides, des cadavres de guerriers recouverts en partie par la neige. On entend au loin des cris de détresse et de longs gémissements. Fervaal, seul, sans casque, les deux mains appuyées sur la garde de son épée, se tient debout sur le penchant de la montagne. En un très lent geste d'invocation et de prière il élève les bras au ciel, sa main droite tenant le glaive par le milieu de la lame, puis ses bras retombent, et de nouveau, il reste immobile. A ce moment paraît Arfargard, portant un faisceau de branches allumées. Il cherche à reconnaître les cadavres et va, inquiet, de l'un à l'autre. La lune tout à coup écartant les nuages lui laisse apercevoir Fervaal. La rencontre de ces deux hommes dans ce paysage tragique, est d'une poignante émotion. Les Celtes ont perdu la bataille. Dans la mêlée presque tous sont morts. Fervaal survit à la ruine de sa patrie. Son serment violé est la cause du désastre. Cependant peut-être est-il encore un moyen de racheter sa faute. Puisqu'il a vainement cherché la mort sur le champ de bataille, il s'offre lui-même en holocauste pour apaiser la colère d'Esus, et le prêtre, acceptant son sacrifice, presse tendrement dans ses bras, avant de l'immoler, l'enfant coupable et bien-aimé. Déjà Arfargarda levé son couteau de sacrificateur et s'apprête à frapper, lorsqu'un appel désespéré retentit au loin. C'est la voix de Guilhent Fervaal, de suite, l'a reconnue. L'amour le ressaisit tout

entier. Qu'importe la ruine de Crawann, qu'importe la volonté des Dieux, puisque Guilhen est là, vivante? Arfargard se dresse devant lui, terrible, lui barrant la route, mais Fervaal éperdu, fou, le frappe de son épée et s'élançe vers Guilhen qui tombe, épuisée, dans ses bras. L'amour a vaincu la haine. Pour retrouver Fervaal elle a traversé les forêts, les ravins des montagnes. Mais le froid l'a saisie, elle, la fille du soleil. Elle se sent mourir. Fervaal la réchauffe sur son cœur, l'enlace passionnément. L'avenir lui paraît heureux maintenant que Guilhen est près de lui. Mais elle :

Il est trop tard...

Plus jamais je n'entendrai ta voix,
Plus jamais je ne verrai ton regard,
Ton clair regard !...

Je meurs pour toi, et mon sort est rempli...

Car mon amour t'a révélé la vie...

A ton âme, alors asservie, il a rendu le libre choix.

Elle meurt. Et tandis que, soudainement, éclate un violent orage, Fervaal, tournant alternativement les yeux vers les cadavres d'Arfargard et de Guilhen, est envahi par un désespoir infini. Tous les liens qui l'attachaient à la vie sont brisés. L'orage s'apaise ; un scintillement d'étoiles produit à travers les nuages une diffuse lumière et des voix mystérieuses, comme un cantique saint, s'élèvent tout à coup. Elles révèlent au héros abattu sa mission divine. Sa conscience s'éveille. La dernière épreuve lui apparaît comme le suprême sacrifice nécessaire. Les temps prédits sont arrivés. La mort est la rançon du monde. Elle seule enfante la vie éternelle. D'un geste passionné, Fervaal saisit dans ses bras sa fiancée morte, puis il commence une lente ascension vers le sommet de la montagne. Le long manteau dont Guilhen est revêtue flotte au vent de bise comme un drapeau. Une lueur rosée teinte les plus hauts nuages. Les temps nouveaux, dont l'aurore eblouit ses regards, lui apparaissent distincts. Il appuie passionnément ses lèvres sur celles de Guilhen et calme, solennel, victorieux, il continue de monter en chantant à pleine voix un chant triomphal.

La nouvelle Crawann est née...

Mais ce n'est plus Crawann, la Patrie est plus grande.

A l'Orient la lumière a brillé

Et la joie embrase le monde...

Le jeune Amour est vainqueur de la mort.

Fervaal disparaît dans les nuages de plus en plus colorés qui couvrent la partie inférieure de la montagne. La scène reste complètement vide. Seule, en une aurorale lueur, se déroule une majestueuse étendue de cimes blanches.

§

Si j'ai donné, dans la précédente analyse, une si grande place à la description des décors et des gestes, c'est que le côté pittoresque et plastique prend, dans le drame de M. d'Indy, une importance inusitée. L'auteur, très habilement, a mis en relief ses qualités les plus personnelles, l'originalité des rythmes, la netteté des phrases mélodiques, la variété des timbres, par-dessus tout un sentiment très particulier de la nature. Vivant chaque année de longs mois dans un endroit retiré des Cévennes, l'observation journalière des phénomènes naturels a laissé dans son imagination une profonde empreinte. Il semblerait que pour lui la nature se soit animée, comme aux temps lointains où l'esprit panthéiste peuplait les forêts de nymphes et de demi-dieux. Ces nuées de Kaitô qui s'enroulent autour de l'autel, M. d'Indy les a vues bien souvent dans les jours d'automne entourer le flanc des montagnes. De là un accent nouveau, une sincérité d'émotion qu'on ne rencontrerait au même degré chez aucun autre compositeur. Coloriste dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire obtenant la couleur par le rapport des valeurs et non par l'emploi de tons violents, M. d'Indy sait varier et réserver les sonorités en vue d'un effet d'ensemble. En un mot, il possède ce don précieux, — très latin — de la composition.

Si, d'après la définition habituelle, le drame lyrique est une sorte de synthèse des arts, je ne connais pas d'œuvre, depuis Wagner, à qui cette appellation puisse s'appliquer mieux qu'à *Fervaal*. La musique, la poésie, la peinture et la sculpture se fondent entre elles dans un majestueux ensemble et avec un sentiment juste de l'harmonie générale.

Cette conception du drame appartient évidemment à Wagner. Pour certains, M. d'Indy, en l'adoptant, aurait donné le droit de faire dire de sa musique qu'elle est exclusivement wagnérienne, par conséquent sans personnalité et contraire au génie français. Rien n'est moins justifié. Par la conception du drame lyrique, Wagner n'a pas seulement trouvé la forme qui s'adaptait le mieux au caractère de son génie, il a été un ini-

tiateur, indiquant une nouvelle orientation du théâtre. La révolution dramatique réalisée par lui a un caractère trop général pour rester isolée, sans portée et sans conséquences pour l'avenir.

Les plus grands artistes ont toujours subi l'influence des maîtres qui les ont précédés, mais l'idée empruntée, passant par leur cerveau, subissait l'empreinte de leur propre tempérament. C'est dans cette mesure seulement qu'il est légitime de dire que l'auteur de *Fervaal* est wagnérien. Ce qui individualise surtout un artiste, c'est sa sensibilité. Les procédés par lesquels il la manifeste importent beaucoup moins. M. d'Indy sans aucun doute, a gardé intacte sa sensibilité, et son œuvre est personnelle parce qu'elle est sincère.

Le poème, il est vrai, contient quelques affinités avec certaines œuvres du grand maître allemand. Encore ces affinités portent-elles sur des points secondaires et qu'il eût été facile d'éviter sans compromettre en rien la composition générale. M. d'Indy, sûrement, s'en est rendu compte lui-même et l'on peut être certain que son prochain drame nous le montrera affranchi de toute influence. Mais le besoin de trouver des ressemblances est devenu une sorte de passe-temps. Triste passe-temps, et très vain. Il serait bon peut-être, quand on aborde ces questions, de se rappeler cette pensée de Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »

L'art de M. d'Indy est foncièrement français par le goût, la clarté, la précision, la mesure, qualités que l'on regarde généralement comme les plus distinctives de l'esprit français. Il ne s'ensuit pas forcément qu'il faille le rejeter comme contraire au génie de notre pays un poème imprégné de symbolisme et de mystère. J'avouerais donc sans difficulté, après ce que je viens de dire du caractère français du talent de M. d'Indy, que le sens de son drame reste énigmatique. — Je le constate et ne le lui reproche pas. — La nouvelle *Crawann* est-elle de ce monde ? Est-ce l'avènement d'un temps meilleur, d'un temps de justice et d'amour, comme l'affirme M. Richard, dans sa très remarquable étude parue dans la *Revue Socialiste* ? Est-ce le symbole d'une vie future ? L'auteur laisse planer le doute sur sa conclusion philosophique.

Une œuvre aussi fortement conçue doit être jugée en son entier. Je ne m'attarderai donc pas à des critiques de détail. Ça et là, peut-être pourrait-on désirer un peu

plus de concision. A ce point de vue, le prologue, si varié, si vivant, et si bref, est un chef-d'œuvre. Le second acte, à partir de l'admirable scène des apparitions, me plaît moins. On s'y sent trop près de l'opéra. La partie indiscutablement la plus belle et la plus élevée est le troisième acte. M. d'Indy a trouvé là des accents qui pénètrent jusqu'au plus profond de l'âme. Il faut remonter jusqu'à de bien illustres compositeurs pour en rencontrer qui aient écrit des pages aussi poignantes que certaines parties du rôle de Fervaal, qui, parfois, atteignent au sublime.

Le grand succès de M. d'Indy est une joie pour tous ses amis et pour tous les artistes qui depuis de longues années le suivent des yeux dans sa marche lente et sûre vers la gloire.

MM. Stoumon et Calabresi ont apporté le plus grand soin à l'exécution de *Fervaal*. Les décors sont de bon goût; la mise en scène, intelligente; les chœurs chantent bien et se mêlent à l'action; l'orchestre, sous l'habile direction de M. Flon, a témoigné d'une ardeur et d'une souplesse remarquables; enfin, madame Raunay, délicieusement jolie dans son costume de Sarrasine, MM. Imbart de la Tour et Séguin ont interprété leurs rôles avec une rare compréhension artistique.

ERNEST CHAUSSON.

